

le CALVAIRE d'un INNOCENT



Dreyfus

le déporté innocent à
l'île du Diable - le martyre
de sa malheureuse épouse

MADOC-BRO
Bibliothèque Alexandre Franconié
Conseil général de la Guyane

LIBRARY OF THE
CONSEIL GÉNÉRAL DE LA GUYANE



— *Quel heureux hasard ! finalement je vous revois....*

C. I

LIVRAISON 25

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane



— On dirait que tu as plus peur que moi !

— Nous courons tous les deux le même danger, Amy..... Si l'on nous surprend, nous serons immédiatement arrêtés.....

— Cela ne devrait pas arriver si tu as bien pris tes mesures... Et même si cela arrivait, il vaudrait encore mieux pour toi de faire quelques années de prison que d'être fusillé ou de passer le restant de ta vie dans un cachot !

A ces mots, Esterhazy se souvint de ce qu'il était à la merci de cette créature sans pitié et il sentit son sang se glacer dans ses veines.

Il s'était avancé trop loin pour pouvoir encore reculer !

— Donc ? reprit-elle après quelques instants de silence. Ne crois-tu pas que tu ferais sagement de tenter l'entreprise avec moi ?

— Je suppose que je suis bien forcé de t'obéir, Amy !

— Naturellement... Maintenant, accorde-moi quelques minutes pour m'habiller, et puis nous partirons.....

Ce disant, la jeune femme se retira dans la pièce contiguë tandis que le colonel se laissait tomber sur le canapé. Ne sachant comment dominer l'agitation qui le tourmentait, il alluma une cigarette et en aspira avidement la fumée, tenant son regard fixé dans le vide.

— Quelle folie ! se disait-il. Et moi, je ne puis faire autrement que d'aller me jeter avec elle dans cette stupide aventure !

*
**

Dix minutes plus tard, Amy Nabot reparut, vêtue d'un costume tailleur gris foncé et coiffée d'un petit cha-

peau de voyage muni d'une voilette qui lui cachait la figure.....

— Je suis prête, déclara-t-elle. Nous pouvons aller.

Esterhazy la contempla un instant avec un air navré avant de quitter sa place.

— Et alors ?... Tu rêves ?... Lui dit-elle. Tu n'as pas entendu ?

— Si... Mais... Es-tu réellement décidée, Amy ?.... Voyons, réfléchis bien !

— C'est tout réfléchi... Ne perdons pas de temps.... Si l'affaire rate à cause de toi, je n'hésiterai pas à te dénoncer au ministère, absolument comme si tu avais refusé.....

Le traître se leva en soupirant ; il mit son manteau et son képi, puis il suivit sa maîtresse sans ajouter un mot

Au coin de la rue de Gravilliers, ils prirent une voiture pour se faire conduire au Cherche-Midi.

Durant le trajet, les deux canailles n'échangèrent pas deux paroles, plongés chacun de son côté dans de profondes réflexions.

Et quand le véhicule s'arrêta devant la prison, ils sursautèrent comme s'ils s'étaient brusquement éveillés d'un rêve.

Ils étaient parvenus à destination... Maintenant, il fallait agir !

Ils s'approchèrent de la porte... La sentinelle reconnut Esterhazy et fit semblant de ne pas voir la personne qui l'accompagnait.

En traversant la cour, les deux misérables s'arrêtèrent un moment et levèrent les yeux vers une fenêtre d'où s'échappait un rais de lumière. Puis ils reprirent leur chemin.

Quelques instants plus tard, ils s'engageaient dans le corridor des cellules.

Un gardien se porta silencieusement à la rencontre de l'officier qui lui demanda à voix basse :

— Est-ce que tout est prêt ?

— Oui mon colonel... Minuit vient de sonner et la garde ne sera pas relevée avant une heure, de sorte que vous avez largement trois quarts d'heure devant vous.....

— Et il n'y a pas de danger qu'il passe une ronde ?

Le gardien haussa les épaules.

— Quant à ça mon colonel, je ne peux naturellement pas vous le garantir, fit-il.

Esterhazy eut un geste de contrariété. Il demeura un instant perplexe, regardant tour à tour sa maîtresse et le géôlier.

Le danger d'être surpris par une ronde de nuit n'était certes pas à révoquer dans le domaine de l'improbable et le lâche ne s'en dissimulait nullement la gravité.

Et pourtant, il n'y avait plus rien autre à faire que de continuer la périlleuse entreprise, car Amy Nabot ne paraissait nullement disposée à y renoncer.

Voyant qu'il ne parvenait pas à se décider, la jeune femme le secoua nerveusement par un bras pour le rappeler au sens de la réalité.

Alors, le colonel se tourna de nouveau vers le gardien et lui ordonna :

— Donnez-moi la clef.....

L'homme obéit en murmurant :

— Je vous recommande de bien refermer la porte mon colonel, car si nous étions surpris, ça nous coûterait bien cher !

— Bien... Bien... répondit l'officier en s'efforçant d'empêcher sa voix de trembler.

Esterhazy et l'ancienne danseuse poursuivirent leur chemin dans le corridor, tandis que le gardien se dirigeait du côté opposé.

Amy Nabot était déjà venue dans ce triste lieu avec le colonel Henry... Elle se rappelait parfaitement le numéro de la cellule : 32.

Il ne lui fallut que peu d'instant pour trouver la porte correspondante, d'autant plus que l'on apercevait de loin la lumière qui filtrait à travers le grillage, du guichet de la porte de cette cellule que l'on laissait éclairée toute la nuit.

Le détenu était étendu sur sa couchette et il avait les yeux fermés. Il avait l'air de dormir.

Amy Nabot, qui s'était approchée de la petite ouverture, demeura un instant immobile à regarder son ancien amant. Son cœur battait fortement et le sang affluait à son cerveau avec une violence inouïe.

Comme il avait changé !... Comme il devait avoir souffert !

La jeune femme se tourna vers le colonel et chuchotta :

— Donne-moi la clef !

Le traître obéit sans répondre.

Amy Nabot ouvrit la porte et tourna le bouton du commutateur électrique qui était au dehors pour éteindre la lumière dans la cellule, puis elle y entra et faisant deux pas vers le prisonnier, elle appela d'une voix étouffée :

— Alfred !

Le prisonnier sursauta et se redressa sur son étroite couchette.

— Qui m'appelle ? demanda-t-il d'une voix émue. Et pourquoi a-t-on éteint la lumière ?

— Silence, Alfred !... C'est moi... Amy...

Alors, le détenu se leva d'un bond.

— Toi ! s'écria-t-il. Tu es venue de nouveau ?... Pourquoi ?... Pour me tourmenter encore sans doute ? Ne trouves-tu pas que tu m'as déjà fait bien assez de mal ?

— Non, Alfred... Tu te trompes... Cette fois, je v

suis pas venue pour te tourmenter ni te faire du mal, mais au contraire pour te rendre la liberté...

Dreyfus essaya de regarder son ancienne maîtresse dans la vague lueur qui venait de la porte du corridor et son visage prit un air de supéfaction intense.

— La liberté! murmura-t-il avec un air incrédule. Tu veux me rendre la liberté... Et de quelle façon?... Aurait-tu donc trouvé un moyen de prouver mon innocence?... Non! Cela n'est pas possible, parce que si tel était le cas, ce seraient d'autres qui seraient venus ouvrir les portes de mon cachot... Parle donc... Que veux-tu de moi?

— Ne perdons pas de temps en vaines paroles Alfred!... Allons-nous en bien vite... Tout est prêt... Les gardiens ont été corrompus et les portes sont ouvertes...

— Fuir avec toi?

— Oui!... Pour te sauver j'ai réussi à accomplir une chose que n'importe qui aurait considérée comme impossible... Ce disant elle lui saisit la main et elle reprit :

— Viens... Ne perdons pas de temps... Toutes les minutes sont précieuses...

Le prisonnier, d'un mouvement brusque, retira sa main de celle de la jeune femme.

— Jamais je ne ferai une chose semblable! déclara-t-il d'un ton ferme et résolu. Va-t-en, Amy...

— Alfred!

Elle avait crié ce nom avec un air de détresse indicible et obéissant à une impulsion dont la sincérité était évidente, elle se jeta au cou du prisonnier qu'elle serra un instant contre elle avec passion.

— Je t'en supplie, mon chéri! insista-t-elle d'une voix caressante. N'hésite pas ou tu es perdu sans remission!... Des ennemis puissants ont juré ta perte et j'ai fait la seule et unique chose qu'il y ait encore à faire

pour te sauver... Pour toi j'ai osé entreprendre une aventure devant laquelle des hommes très braves auraient reculé... A la vérité, c'était logiquement impossible, mais j'ai réussi quand même, vois tu, et cela grâce à l'incomparable force de l'amour, la force qui, s'il le faut, soulève ou déplace les montagnes!... Car je t'aime tant, mon chéri, qu'il ne serait pas possible d'aimer d'avantage... Viens !... Viens !... Fuyons !... Allons-nous-en loin, très loin!... Notre amour doit revivre plus grand et plus vivace que jamais, telle est la volonté du destin...

Dreyfus cherchait à se dégager de l'étreinte de son ancienne amie mais celle-ci le serrait tellement fort qu'il ne put y parvenir.

La respiration de la jeune femme était devenue haletante et les mots sortaient de sa gorge sur un rythme saccadé.

— Alfred, mon amour! implorait-elle. Je ne peux plus vivre sans toi!... Si tu ne viens pas avec moi, j'en mourrai!

Et elle l'embrassait avec une impétuosité sauvage, emportée par une sorte d'ivresse amoureuse et sensuelle.

— Mon amour!... Mon seul amour!... Viens!... Viens!... Viens vite!... Fuyons!

Au même instant le prisonnier réussit finalement à se délivrer de son étreinte et il la repoussa loin de lui.

Durant quelques secondes, elle demeura immobile, stupéfaite, les yeux agrandis d'étonnement.

— Va-t-en! répéta Alfred Dreyfus sur un ton impérieux. Je ne comprends que trop bien quels sont tes calculs!... Mais tu ne réussiras pas avec moi!... Je suis innocent et, par la force même des choses, il faudra bien que mon innocence soit démontrée un jour ou l'autre... Ce jour-là, les portes de ma prison s'ouvriront devant moi sans que j'aie besoin de m'abaisser jusqu'à avoir

recours à l'aide d'une créature de ton espèce... Va-t-en maudite!... Va-t-en et ne te présente plus jamais devant moi... Va, ou bien je vais appeler les gardes pour te faire jeter dehors...

Cette réponse si inattendue et si noble, et surtout sa conclusion à la fois paradoxale et sublime décontenança complètement la fière Amy Nabot.

Prenant soudain une attitude d'humilité que personne n'aurait sans doute cru possible de sa part, elle reprit d'une voix suppliante :

— Alfred!... Pour l'amour de Dieu!... Aie pitié de moi!

— Pitié de toi qui as tout fait pour me perdre?... De toi qui m'as mis dans la situation où je me trouve maintenant?... Non, Amy!... Cette pitié là ne serait qu'une criminelle faiblesse... Tu prétends que tu m'aimes, mais cela ne peut être vrai et ce qui est certain, c'est que moi je te hais de toutes les forces de mon âme...

Le malheureux avait crié ces derniers mots avec un accent de colère, en élevant graduellement la voix.

Le bruit de cette discussion avait attiré l'attention de plusieurs autres prisonniers qui s'étaient approchés des guichets des portes de leur cellules pour tâcher de se rendre compte de ce qui se passait. Mais, à cause de l'obscurité, ils ne pouvaient rien voir...

Tout à coup, au fond de la galerie, un bruit de pas se fit entendre.

Puis une voix retentit :

— Que se passe-t-il donc là-bas? criai-t-on. Et pourquoi les lumières sont-elles éteintes.

Au même instant, Esterhazy se précipita dans la cellule, saisit Amy Nabot par le bras et gronda d'une voix tremblante.

— Assez de cette folie!... Viens!... Viens!... Vite!

Et il l'entraîna presque de force.

Elle ne tenta d'ailleurs pas de lui opposer de résistance.

Tous deux s'enfuirent le long du corridor, descendirent l'escalier quatre à quatre et s'élançèrent au dehors par une petite porte latérale que le geôlier avait laissée ouverte à leur intention.

Sans s'arrêter, ils s'engagèrent dans la Rue du Regard en courant comme s'ils avaient eu à leurs trousses tous les diables de l'enfer.

Ce ne fut que quand ils eurent dépassé la Rue de Rennes qu'ils s'arrêtèrent enfin, tout essouffés, dans la Rue Notre-Dame-des-Champs.

Amy Nabot, qui n'en pouvait plus, s'appuya à une porte cochère, se couvrit le visage de ses mains et s'exclama en sanglottant :

— C'est fini!... Tout est fini!

Mais elle était une femme énergique et son découragement ne dura que quelques instants.

Tout à coup, elle redressa la tête et une flamme effrayante apparut dans ses yeux.

— Malheur à toi Alfred! s'écria-t-elle d'une voix de pythonesse en délire. Malheur à toi!... Tu as préféré la prison au bonheur que je t'offrais... Eh bien, tu t'en repentiras toute ta vie, car tu ne sortiras plus jamais de cette prison d'où tu aurais déjà pû être sorti maintenant si tu avais voulu m'écouter et me suivre!... Tu m'as chassée et tu m'as maudite!... Eh bien, cette malédiction retombera sur toi!... Et la malédiction que j'y ajouterai moi-même contribuera à faire de toi la plus malheureuse des créatures humaines!

Esterhazy lui posa une main sur l'épaule et lui dit doucement :

— Allons-nous-en, Amy... Il est inutile d'attirer l'attention des passants...

Elle eût comme un frisson et tourna son visage vers lui; il ne pût se défendre d'avoir un mouvement de recul en voyant l'expression de haine féroce qui était dans son regard.

— Viens Amy! répéta-t-il machinalement.

Elle le suivit sans répondre et ils s'éloignèrent dans la direction de la Gare Montparnasse

CHAPITRE XXVI

UNE ETRANGE RENCONTRE

Mathieu Dreyfus était profondément chagriné de ce qu'on ne lui ait pas accordé la permission de voir son frère.

Comment pourrait-il faire pour venir en aide à Alfred s'il ne lui était pas possible de parler avec lui?

Alfred était la seule personne qui aurait pu lui donner les indications nécessaires pour le mettre sur les traces de ceux qui étaient coupables de l'effroyable complot qui avait été tramé contre lui.

Le jeune homme avait accompagné sa belle-sœur chez elle, mais l'état de dépression dans lequel elle se trouvait était tel qu'il n'osait même pas lui poser une question au sujet de l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec son malheureux époux.

Il préféra attendre qu'elle lui en parle d'elle-même.

Après qu'elle fut demeurée un long moment immobile et silencieuse, effondrée dans un fauteuil, elle se redressa un peu et gémit :

— Ah Mathieu!... C'était vraiment horrible!... Si tu l'avais vu!... Pauvre Alfred!... Il n'était plus que l'ombre de lui-même!... Il faisait peine à voir!... Nous devons le sauver à tout prix, mon cher Mathieu!

— Oui, Lucie, nous le sauverons... A mon avis il n'y a plus aucune raison de garder le secret sur ce qui est arrivé... Nous devrions donc faire en sorte que l'opinion publique soit mise sans retard au courant de cette infâmie, de façon à soulever une espèce de scandale. J'ai compris maintenant que nous n'obtiendrions aucun résultat si nous nous obstinions à lutter contre cette formidable cabale...

Lucie fixait sur son beau-frère le regard interrogateur de ses beaux yeux remplis de larmes.

— De quelle façon comptes-tu procéder? lui demanda-t-elle.

— Je vais aller voir l'avocat Demange... Il est connu pour être le plus passionné et le plus loyal défenseur de tous ceux qui sont victimes d'une injustice quelconque... Je suis persuadé de ce qu'il acceptera de plaider notre cause...

La jeune femme s'approcha de son beau-frère, lui prit les mains et les serra fortement entre les siennes.

— Oui, Mathieu, fit-elle. Va voir cet avocat... Dis lui qu'Alfred est innocent et supplie-le de défendre sa juste cause... Nous ne pouvons plus rester inertes... Nous devons agir avec persévérance et énergie... Et il ne faudra pas perdre un instant si nous voulons sauver la vie d'Alfred... Je l'ai trouvé tellement abattu que je crains qu'il meure si la situation actuelle devait se prolonger... Va Mathieu... Fais tout ton possible, n'est-ce pas?

— Sois tranquille, Lucie!... Tu peux compter sur moi... Je ferai tout le possible, et même l'impossible s'il le faut... Calme-toi et garde bon espoir...

Puis le brave homme prit congé de sa belle-sœur pour se rendre immédiatement chez Maître Demange. Il avait souvent entendu parler de cet éminent homme de loi qui était connu pour son désintéressement absolu encore plus que pour ses très hautes qualités de juriste.

Une demi-heure plus tard il se faisait annoncer chez Maître Demange qui le reçut tout de suite et avec une grande cordialité.

Dès le premier instant qu'il le vit, Mathieu Dreyfus se félicita d'être venu, car cet homme lui inspira immédiatement autant de confiance que de sympathie instinctive.

L'avocat écouta avec une bienveillante attention le récit que Mathieu lui fit de l'extraordinaire mésaventure de son frère et il remarqua que son interlocuteur paraissait de plus en plus intéressé, mais aussi de plus en plus étonné à mesure qu'il parlait.

Enfin Maître Demange se leva avec un air réellement surexcité et il s'exclama avec ardeur :

— Mais c'est inouï!... C'est fantastique!... C'est une honte et une insulte à la civilisation!... Vous avez bien fait de venir chez moi, Monsieur... Nous allons faire voir une fois pour toutes à ces Messieurs de l'Etat-Major que des monstruosité de ce genre ne peuvent être tolérées sous le régime républicain...

« Ce que l'on a fait à votre frère est une insulte à la magnifique devise de notre nation : Liberté, Egalité, Fraternité...

Impulsivement, se laissant emporter par l'élan de son cœur, Mathieu Dreyfus tendit la main à l'avocat qui répéta d'une voix vibrante d'enthousiasme, les yeux brillants d'une sainte ardeur :

— Je défendrai votre frère de toutes mes forces parce qu'il est victime d'une monstrueuse injustice et que ma vie n'a plus qu'un seul but : défendre les opprimés et revendiquer leurs droits... Vous pouvez compter sur moi...

Mathieu serra encore une fois la main de l'avocat et répondit :

— Je vous remercie et je vous suis profondément reconnaissant... Puisque vous voulez bien prendre la défense de mon frère, je me sens moi-même rempli d'un nouvel espoir...

Demange hocha la tête.

— Il n'y a pas lieu de me remercier, Monsieur Dreyfus, dit-il. La réparation de l'injustice commise envers votre frère sera pour moi la meilleure des récompenses... Est-ce que vous savez quelle est la date où le procès doit s'ouvrir ?

— Non... Je crois que l'instruction n'est pas encore terminée...

— Eh bien, je vais me mettre en communication avec les autorités et je ferai les démarches nécessaires pour que l'ouverture du procès ait lieu le plus tôt possible afin d'abrèger autant qu'il se pourra cette période si pénible pour votre frère et pour sa famille...

Mathieu Dreyfus donna alors à l'homme de loi toutes les indications nécessaires.

Il était convaincu de ce qu'il avait trouvé en la personne de Maître Demange, le meilleur des alliés dans la lutte qu'il allait soutenir pour reconquérir l'honneur et la liberté de son frère.

L'espoir qui était entré dans son cœur était tellement puissant que quand il se retrouva dans la rue, il éprouva l'impression d'avoir remporté une victoire.

N'ayant plus rien de particulier à faire, il se mit à

se promener au hasard, sans but précis, plongé dans ses pensées.

Sans s'en apercevoir, il avait atteint l'Avenue des Champs-Élysées quand il fut tout à coup arraché à ses méditations par un cri de terreur.

Une élégante charrette anglaise, attelée d'un très beau cheval, filait le long de l'avenue à un train d'enfer.

L'animal, qui devait avoir été effrayé, avait pris le mors aux dents.

Il galoppait frénétiquement, l'écume à la bouche, entraînant derrière lui le frêle véhicule qui bondissait de gauche à droite de la chaussée.

Dans la petite voiture, il y avait une jeune femme qui avait laissé échapper de ses mains les rênes qui traînaient maintenant par terre. La jeune femme s'était penchée en avant, le visage convulsé de terreur et elle appelait au secours.

Les véhicules qui venaient en direction opposée se rangeaient en hâte contre le bord du trottoir pour laisser passer le cheval emballé.

Mathieu Dreyfus comprit immédiatement le danger qui menaçait la malheureuse jeune femme.

Il n'hésita pas dix secondes.

N'écoutant que son courage, il s'élança sur la chaussée, se jeta à la tête du cheval et d'un mouvement rapide, il parvint à le saisir par les naseaux.

L'animal se cabra violemment et tenta de reprendre sa course folle, mais le jeune homme le tenait bien et l'animal, tout frémissant et couvert de sueur dut rester immobile.

Tous ceux qui avaient assisté à cette scène dramatique étaient accourus et ils se pressaient en foule autour de la voiture. Maintenant il y avait tellement de gens pour tenir le cheval que la bête n'aurait plus été en mesure de faire le moindre mouvement.

Sans plus s'occuper de l'animal, Mathieu Dreyfus s'éloigna pour s'occuper de la dame qui était dans le véhicule et qui était tombée évanouie en travers de la banquette.

C'était une pure beauté au visage de madone que la paleur rendait réellement émouvant.

Mathieu Dreyfus la souleva dans ses bras, la retira de la voiture et demanda en s'adressant aux assistants :

— Où peut-on trouver un médecin ?

Une dame lui indiqua une maison peu éloignée et Mathieu se dirigea de ce côté, portant toujours la dame évanouie dans ses bras.

C'était justement l'heure où le médecin donnait ses consultations et il apparut presque immédiatement.

Après un rapide examen, il se tourna vers le jeune homme et déclara :

— Il n'y a rien de grave...

Instinctivement, le frère d'Alfred Dreyfus laissa échapper un soupir de soulagement comme si ce que le docteur venait de dire lui avait enlevé un grand poids du cœur.

Il se mit à regarder attentivement la jeune personne qui ne donnait encore aucun signe de vie.

Son visage était blanc comme du marbre et les longs cils de ses paupières projetaient deux demi-cercles d'ombre sur ses joues à la peau douce et lisse comme de la soie...

— Que lui est-il arrivé ? reprit le docteur en approchant un flacon de sels des narines de la jeune femme.

Mathieu lui fit un bref récit de ce qui s'était passé.

— Alors cette dame vous doit la vie, Monsieur ! remarqua le praticien.

Le jeune homme rougit un peu et son regard se posa de nouveau sur le gracieux visage de la jeune personne qu'il avait si courageusement sauvée.

— Oh !... murmura-t-il, ce que j'ai fait n'importe qui l'aurait fait à ma place... Le hasard a voulu que je me trouve juste en face du véhicule au moment où un accident grave paraissait sur le point de se produire...

— De toute façon, ce que vous avez fait est digne de tous les éloges...

Mathieu eut un vague sourire.

— L'essentiel, fit-il, — est que la chose n'ait pas de conséquences fâcheuses... Je n'ignore point que certaines émotions violentes peuvent éventuellement faire beaucoup de tort à l'organisme...

— Cela est vrai... Mais dans le cas présent, je ne vois réellement aucune raison de craindre des complications. Il ne s'agit, de toute évidence, que d'un choc nerveux consécutif à une grande frayeur... Vous allez voir que la perte de connaissance prendra fin dans quelques minutes, et alors cette dame pourra rentrer chez elle...

— Je suppose que ma présence n'est plus nécessaire, n'est-ce pas, docteur ?..... Je peux m'en aller ?... Je suis un peu pressé.....

— Si vous voulez, monsieur....

Le médecin accompagna le jeune homme jusqu'à la porte et le salua cordialement.

Quand il fut sorti de la maison, Mathieu Dreyfus se mit à regarder autour de lui avec un air distrait. Où devait-il aller ?.....

Après avoir réfléchi un instant, il se dit que le mieux serait qu'il retourne auprès de Lucie pour lui annoncer que M^e Demange avait accepté de le défendre.

Il se dirigea vers le Trocadéro.

Tandis qu'il cheminait, il cherchait à rassembler ses idées pour se souvenir le plus exactement possible de ce que l'avocat lui avait dit : mais l'image de la jeune femme de qui il avait sauvé la vie se représentait toujours à

son esprit et il ne parvenait pas à penser deux minutes de suite, à autre chose.

Il la revoyait en imagination et il ne pouvait s'empêcher de se dire que jamais de sa vie il n'avait encore vu une créature aussi séduisante.

Il se rappelait le joli visage à l'ovale parfait, les lignes si nettes du profil et le dessein merveilleusement pur de la bouche.

Et il éprouvait une sorte d'étrange inquiétude au souvenir de cette adorable femme qu'il avait tenue entre ses bras durant quelques instants.

Qui pouvait-elle bien être ?

N'avait-il pas agi d'une façon stupide en s'en allant de chez le médecin avant qu'elle reprenne connaissance ?

Non !... Réflexion faite, il avait bien fait, parce que Lucie devait attendre son retour avec une grande impatience.



Quelques minutes après le départ de son sauveur, la jeune femme était sortie de son évanouissement.

Durant quelques instants, elle promena autour d'elle des regards étonnés, puis elle murmura :

— Qu'est-il donc arrivé ?... Où suis-je ?

Le médecin s'approcha du divan sur lequel elle avait été étendue et lui dit :

— Tranquillisez-vous... Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter... Vous avez eu un petit accident mais, heureusement, tout s'est bien terminé...

La jeune femme souleva péniblement une de ses mains qu'elle passa à plusieurs reprises sur son front et sur ses yeux, comme si elle avait eu grand peine à rajuster ses souvenirs.

Effectivement, une sorte de brouillard obnubilait son esprit et, dans sa mémoire, les choses ne se représentaient plus que d'une façon imprécise sans contours bien définis.

Il lui était arrivé un accident ?... Quel accident ?..... Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à s'en souvenir. Elle se rappelait bien qu'elle était sortie avec la charette anglaise et qu'elle avait voulu conduire elle-même le poulain le plus fougueux de l'écurie..... Mais après ?

Le médecin lui posa une main sur le front et lui fit de nouveau respirer le flacon de sels.

— Aspirez, lui dit-il. Aspirez fort...

La jeune femme obéit.

Maintenant, essayez de vous redresser et de vous asseoir.....

Elle se souleva un peu avec l'aide du docteur et s'assit sur le canapé, sans cesser de regarder autour d'elle avec un air égaré.

Elle ne parvenait toujours pas à se rappeler.

Et pourtant, elle était bien éveillée...

— Vraiment, vous ne vous souvenez de rien ? lui demanda le médecin en se penchant vers elle avec sollicitude.

— Non.....

— Cherchez à coordonner vos pensées...

— Je n'y arrive pas... Mais... qui est-ce qui m'a amenée ici ?

— Celui qui vous a sauvée.....

— Ai-je donc été en danger de mort ?

Le médecin haussa les épaules.

— Il est certain en tous cas, fit-il, que cet incident aurait pu avoir des conséquences extrêmement fâcheuses Madame.....

— J'étais dans une charette anglaise, n'est ce pas ?

— Précisément... Faites encore un petit effort de

mémoire et vous vous rappellerez tout ce qui est arrivé... Vous souvenez-vous, maintenant ?

La jeune femme réfléchit un moment, puis elle reprit :

— Oui... Voilà que je me souviens, à présent.... Mon cheval s'était emballé et il a été arrêté par un monsieur qui s'est jeté très courageusement à sa tête... Je me rappelle tout juste cela, et encore très vaguement comme dans un rêve... Ensuite, je dois m'être évanouie d'émotion, n'est-ce pas ?

— C'est bien ça, en effet....

— Et où est-il, ce monsieur qui m'a sauvée ?.... Je serais contente de pouvoir le remercier....

— Il est parti... Il était très pressé et il n'a pas pu attendre....

— Vous savez qui il est ?

— Ma foi non !... Il ne s'est pas donné la peine de me le dire et je n'ai pas pensé à le lui demander....

— Comment pourrais-je faire pour savoir son nom et son adresse ?

— Ça me paraît assez difficile, répondit le médecin, — et il y a peut être des choses plus urgentes.... Dites-moi plutôt comment vous vous sentez....

— Je me sens un peu faible, mais, à part cela je crois qu'il n'y a pas grand mal....

— Croyez-vous que vous pourriez déjà rentrer chez vous ?

— Certainement... Et je voudrais retourner à la maison le plus vite possible pour éviter que l'on s'inquiète... Voudriez-vous donc avoir l'amabilité de faire téléphoner à l'ambassade d'Allemagne et demander que l'on envoie une voiture pour venir me chercher ?

— A l'ambassade d'Allemagne ?

— Oui... Je suis la nièce de l'attaché militaire von Schwartzkoppen et je suis venue passer quelques temps

à Paris pour apprendre le français.... Si vous téléphonez, Monsieur le docteur, je vous prie de bien spécifier qu'il ne m'est rien arrivé de grave et qui il n'y a aucune raison de s'alarmer....

Et quelle est votre nom Mademoiselle ?

— Brigitte von Sheden....

Le médecin se dirigea vers le téléphone et se mit en communication avec l'ambassade allemande.

Une demi-heure plus tard, le capitaine Schwartzkoppen se présenta en personne et il commença par adresser toute espèce de reproches à sa nièce.

— Ne t'ai-je pas défendu cent fois de sortir seule en voiture... Est-ce que je n'avais pas raison ? Pense qu'il aurait pu t'arriver un accident grave !... Encore une fois tu as commis une de tes impardonnables imprudences....

« Je t'avais également dit que tu ne devais pas te fier à ce cheval qui s'emballe à chaque instant....

Brigitte von Sheden regarda son oncle avec un air suppliant.

— C'est vrai, fit-elle, — mais il est inutile que tu me fasse encore des remontrances... La peur que j'ai eue me conseillera d'être plus prudente à l'avenir et je ne te désobéirai plus...

— Eh !... Tu me dis toujours la même chose, ma petite, mais il ne te faut pas beaucoup de temps pour oublier toutes tes promesses et tu me causes toujours des ennuis ?

— Je t'assure, mon oncle....

— Il faut que tu me promette que, dorénavant tu te montreras plus sérieuse et moins imprudente....

— Je te le promets mon cher oncle...

Pendant ce temps, le médecin contemplait la gracieuse silhouette de la jeune fille qui avait échappé à un aussi grave danger. Il la trouvait très sympathique et il était content d'avoir pu faire quelque chose pour elle.

— Alors, tu me pardonnes, mon oncle ?

— Oui ; oui, gronda Schwartzkoppen avec un air encore assez mécontent. Mais maintenant, rentrons à la maison..... N'importunons pas davantage monsieur le docteur.....

Sur ce, l'attaché militaire déposa un billet de banque sur la table, puis il se retira avec sa nièce.

Dans la voiture qui les ramenait à l'ambassade, Schwartzkoppen dit à la jeune fille :

— Quand il m'a téléphoné tout à l'heure, le médecin m'a dit que tu avais été sauvée par un monsieur qui, avec beaucoup de courage, s'est élançé à la tête du cheval..

— En effet.....

— Et qui est-ce monsieur ?

— Je n'en sais rien.....

— Tu aurais bien pu le lui demander !

— Non, car je m'étais évanouie et il est parti avant que je reprenne connaissance... Il a dit au docteur qu'il était pressé, mais je croirais plutôt que c'est précisément pour éviter, les remerciements qu'il est parti si vite....

Le capitaine ne répondit pas et le restant du bref trajet s'accomplit en silence.

Ni l'un ni l'autre n'aurait certainement songé à s'imaginer que l'homme si courageux qui avait sauvé Brigitte était précisément le frère du malheureux capitaine Dreyfus !

Le destin a souvent de bien bizarres caprices !

CHAPITRE XXVII

UN NOUVEAU COUP.

Encore une journée s'était écoulée.

Par un grand effort de volonté, Lucie Dreyfus était parvenue à réagir contre la sensation de désolation et de découragement qu'elle avait éprouvée jusque-là.

Elle comprenait qu'elle avait pour premier devoir, de conserver son énergie si elle voulait lutter avec quelque chance de succès.

Quand Mathieu revint chez elle pour lui annoncer que Maître Demange avait accepté de défendre Alfred, son cœur s'ouvrit à l'espérance et il lui parut déjà certain que son cher époux n'allait pas tarder à revenir à la maison.

Les temps de bonheur allaient-ils revenir ?

Sans doute avait-elle été trop heureuse depuis son mariage et jusqu'au moment de la catastrophe pour ne pas s'être attiré des sentiments d'envie de la part d'êtres moins favorisés par le sort, et il n'était sans doute pas impossible que cela ait été la cause principale de ce qui était arrivé.

Mais, par la force même des choses, la cruelle épreuve devrait bientôt prendre fin, parce qu'elle n'avait rien fait pour mériter une telle souffrance.

Il fallait, en tout cas, avoir confiance en la bonté de

Dieu qui ne refuse jamais son aide à ceux qui la lui demandent avec ferveur.

La jeune femme déjeuna avec ses enfants et elle fit de son mieux pour se mettre au diapason de leur puérile allégresse. Mais elle devait pour cela suffoquer les sanglots qui lui montaient parfois à la gorge.

La pauvre femme se trouvait obligée de trouver chaque jour de nouvelles excuses et de nouveau prétextes pour expliquer aux deux petits l'absence prolongée de leur papa.

Elle était justement en train de leur raconter une histoire qu'elle venait d'inventer à ce sujet et elle le leur disait que leur père serait de retour à Noël, occasion pour laquelle on allait faire une très belle fête dont elle leur décrivait les détails, quand la servante vint annoncer la visite du commandant du Paty.

La jeune mère pâlit.

Du Paty ?... Que lui voulait-il encore ?... Quelle raison pouvait-il avoir de se présenter encore une fois chez elle alors qu'elle l'avait pour ainsi dire mis à la porte à la dernière occasion ?

Le commandant avait suscité en elle la plus profonde antipathie et la façon dont il l'avait regardée lors de sa dernière visite l'avait offensée. Elle n'avait compris que trop clairement que les intentions de cet homme n'étaient pas bonnes.

Après avoir hésité un instant elle fit signe à la servante de s'approcher, puis elle chuchotta :

— Est-ce que vous avez déjà dit au commandant que je suis à la maison ?

— Je n'ai rien dit, Madame, mais le commandant a entendu la voix de madame qui parlait avec les enfants...

Lucie eut un geste de contrariété, mais il ne lui paraissait pas possible de refuser de voir du Paty alors qu'il savait qu'elle était chez elle.

C'était le genre d'homme dont il aurait pu être très dangereux de se faire ouvertement un ennemi.

Aussi, après encore un moment d'hésitation, la jeune femme ordonna :

— Eh bien, faites le entrer.....

La servante s'éloigna.

Machinalement, Lucie se pencha vers ses enfants et les embrassa comme pour puiser dans ce baiser la force nécessaire pour faire face à ce personnage de qui elle ne pouvait rien attendre de bon.

Puis elle passa dans le salon.

Depuis que le malheur était arrivé, l'infortunée n'avait pas eu le courage de s'occuper beaucoup de sa toilette et elle avait continuellement porté la même robe, une robe noire sans aucun ornement.

Elle était bien loin de se douter de ce que cette simplicité même, cette négligence donnait un charme de plus à sa beauté et que le noir faisait ressortir d'une façon saisissante l'admirable blancheur et l'incomparable finesse de sa peau.

Non, elle n'aurait certes pas pensé à cela, mais cela sauta aux yeux du commandant du Paty dès la seconde où il la vit entrer.

Depuis le jour de sa première visite, il n'avait pas cessé de penser à elle et la vision de cette gracieuse image était constamment restée dessinée sur l'écran de son imagination.

Et tandis que ce sentiment d'admiration et de désir s'accroissait de jour en jour en lui, sa haine envers l'époux de cette divine créature augmentait dans d'égales proportions, additionnée encore d'un sentiment de jalousie passionnelle.

Ses rêves n'étaient plus qu'un désir ardent de conquérir par n'importe quel moyen la femme de son ennemi et il se demandait toujours quelles étaient les paroles

qu'il aurait dû prononcer pour faire une première brèche dans son cœur.

.....

Faisant un effort pour demeurer impassible, Mme Dreyfus se dirigea à pas comptés vers le commandant qui s'était levé d'un bond de la chaise où il avait pris place et, après avoir répondu par une légère inclination de la tête à son profond salut, elle lui demanda avec une froideur étudiée :

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, Monsieur le commandant ?

Du Paty fixa sur elle un regard scrutateur

— Je voulais vous demander si vous étiez contente de moi Madame, fit-il d'une voix ou il y avait quelque chose d'humble et de soumis.

La jeune femme le regarda avec un air stupéfait.

— Contente de vous, répéta-t-elle, non sans quelque méfiance. Que voulez-vous dire par là ?

— Eh bien, hier, vous avez obtenu la permission d'aller voir votre mari, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais je ne vois pas ce que vous.....

Du Paty fit un pas vers elle et reprit sur un ton confidentiel :

Si Boisdeffre vous a accordé cette autorisation, c'est à moi que vous le devez.....

Lucie eut un sourire méprisant.

— Je me réserve la liberté de n'en rien croire, Monsieur le commandant, répondit-elle avec hauteur.

— Pourquoi douteriez-vous de ce que je vous dis ?

Cette fois Mme Dreyfus ne daigna même pas répondre.

Agissant par surprise, du Paty lui prit une main et

fixant sur elle un regard rempli de passion, il reprit sur un ton suppliant :

— Je voudrais vous persuader, Madame de ce que je suis pour vous un ami vraiment sincère et dévoué, et que vous pouvez disposer de moi en toute confiance.... Demandez-moi tout ce que vous voudrez, je n'ai pas de plus grand désir que de vous être agréable et de servir vos intérêts de mon mieux.....

D'un brusque mouvement, Mme Dreyfus retira sa main de celle de l'officier et, le considérant avec un air plus étonné que fâché, elle lui répondit :

— Il me semble que vous surestimez de beaucoup les effets de votre influence, Monsieur le commandant. Cette autorisation que j'ai obtenue du général Boisdeffre ne saurait avoir été dûe à une intervention de votre part, et cela pour la bonne raison que je suis allée moi-même la demander au général qui ne s'y attendait en aucune façon et que vous n'étiez pas là pour influencer sa décision. Le général avait même refusé de me recevoir, mais j'ai passé outre et je suis entrée dans son bureau en quelque sorte de vive force... J'ai réussi à lui démontrer que la façon dont on avait agi envers mon mari constituait une monstrueuse injustice... Je crois.....

Mais le commandant l'interrompit en s'exclamant :

— Inutile de me réciter tout cela, Madame, je suis au courant de tout et vous pouvez être sûre de ce que, malgré votre audace et votre insistance, vous n'auriez absolument rien obtenu du général Boisdeffre si je ne lui avait pas déjà parlé de vous auparavant, plaidant en votre faveur avec tout l'éloquence dont je suis capable...

« Non sans quelque peine, je suis arrivé à faire pénétrer quelque chose qui ressemblait à un sentiment de compassion dans le cœur de mon chef qui n'est pas habituellement enclin à la pitié, je vous le jure !..... Je lui ai également expliqué que cela pouvait être dangereux, à

certains points de vue, que de maintenir votre époux au secret au delà des limites habituelles, parce que si la chose venait à être connue, l'opinion publique pourrait s'en émouvoir et cela pouvait donner lieu à des réactions regrettables dans certaines parties de la population... Par conséquent, quoi que vous ayez pû en penser, c'est bien à moi que vous devez d'avoir pu aller rendre visite à votre mari dans sa prison... Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de borner mon intervention à cela, quoi que, sans vous en faire reproche, vous ne paraissiez point disposée à m'en témoigner beaucoup de reconnaissance.... Au contraire, je suis fermement résolu à faire absolument tout mon possible en faveur de votre mari, et cela dans le seul but de vous faire plaisir... Néanmoins, je crois qu'il est de mon devoir de vous dire que la situation du capitaine Dreyfus est assez grave et que vous devrez vous armer de beaucoup de courage si vous tenez à vous éviter de cruelles désillusions.....

Tandis qu'il parlai ainsi, le commandant du Paty avait laissé sa voix s'élever de plus en plus jusqu'au diapason d'un ton passionné, et il ne cessait de regarder Lucie avec un air insinuant.

Enfin, il la saisit tout-à-coup par les deux bras et il reprit avec un accent qui ne laissait place à aucun doute sur le genre de sentiments qui occupaient son esprit à cet instant :

— Après tout, il ne devrait pas être tellèment difficile à une jolie femme comme vous d'obtenir la grâce de son mari !... Il lui suffirait de montrer un peu de complaisance envers les personnes influentes qui pourraient faire quelque chose et qui ne demanderaient pas mieux que de devenir ses esclaves dévoués.....

Et il se pencha vers la jeune femme au point que son visage toucha presque le sien.

Mme Dreyfus se recula vivement et, fixant sur l'offi-

cier un regard flamboyant de colère, elle s'écria :

— Comment vous permettez-vous de me parler ainsi Monsieur le commandant ?

Mais l'acharnement avec laquelle cette merveilleuse créature se défendait et défendait son mari ne faisait qu'exacerber la passion du commandant et de jeter de l'huile sur la flamme qui brûlait en lui.

Perdant soudain tout sang-froid, il saisit Lucie entre ses bras et l'attira de force contre lui en lui murmurant à l'oreille.

— Donnez-moi au moins un petit acompte sur les faveurs que vous m'accorderez pour me démontrer votre reconnaissance quand j'aurai réussi à faire quelque chose pour votre mari.....

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il reçut en pleine figure un magistral soufflet.

— Voila ma réponse, commandant du Paty ! s'exclama la courageuse jeune femme. Et maintenant je vous prie de bien vouloir sortir d'ici tout de suite pour ne plus y revenir !

Le commandant était devenu très pâle.

Il tenait les dents serrées et sa respiration était devenue haletante. Son regard empreint d'une expression de fureur indicible, paraissait sur le point de lancer des flammes.

Cette femme, l'épouse d'un juif, d'un homme sur qui pesait la plus infâmante des accusations, avait osé le gifler, lui, le comte du Paty une des principales personnalités du haut commandement de l'armée française !

Son front s'était contracté en une expression menaçante et ce fut les poings serrés comme s'il avait voulu frapper Lucie qu'il lui lança ces mots :

— Ce que vous avez fait là, vous coûtera cher !

Pour toute réponse, Mme Dreyfus étendit son bras vers la porte et ordonna d'un ton sec :

— Sortez, Monsieur....

Mais du Paty ne bougea point et il continua de fixer sur la malheureuse un regard où brillèrent des lueurs de meurtre. Tous deux étaient en présence l'un de l'autre comme deux adversaires qui se mesurent du regard avant d'engager une lutte à mort.

Finalement un sourire de sarcasme se dessina sur les lèvres du commandant.

— Oui, ceci vous coûtera cher ! reprit-il sur un ton d'ironie rempli de sourdes menaces... Je suis venu ici prêt à me mettre à vos genoux..... Mais maintenant, ce sera vous qui devrez un jour vous mettre à genoux devant moi pour me demander grâce !

— Faudra-t'il que je fasse monter le concierge pour vous faire mettre dehors ? demanda Lucie sur un ton glacial.

Du Paty n'avait pas encore envie de s'en aller. Au contraire, il aurait voulu prolonger un peu la scène afin de se donner le temps d'imaginer quelque chose qui puisse la faire tourner à son avantage ; mais il vit bien que la menace que Lucie venait de prononcer avait beaucoup plus de poids que les siennes qui ne reposaient sur rien de bien précis. Ne tenant pas à s'attirer le scandale d'être mis de force à la porte de la maison de Dreyfus, ce qui ne pourrait manquer d'avoir un retentissement extraordinaire et susciter de questions très embarrassantes, il prit le sage parti de se retirer et de remettre sa revanche à un autre jour.

Néanmoins, il ne serait pas sorti de la pièce sans avoir adressé à Lucie encore quelques vénimeuses paroles de menace si la servante n'était venue à cet instant pour dire à Mme Dreyfus que la femme du colonel Picquart désirait lui parler.

— Faites la entrer tout de suite ! dit elle.

Puis se tournant encore un fois vers du Paty, elle s'écria :

— Allez-vous sortir, oui ou non ?

Alors, le misérable s'inclina avec un sourire ironique devant Lucie, puis devant Mme Picquart qui venait d'entrer et qui le regardait avec stupéfaction, et il pirouetta sur ses talons pour se diriger vers la porte.

A peine eut-il disparu que la pauvre Lucie éclata en sanglots et se jeta toute tremblante, entre les bras de son amie.

— Mon Dieu, qu'est-il donc arrivé ? demanda la femme du colonel qui n'était pas encore revenue de sa surprise. Vous avez mis à la porte le commandant du Paty, un homme qui a une influence énorme au Ministère de la Guerre et de qui le sort de votre mari dépend dans une certaine mesure ?.... Qu'est-ce que cela signifie ?.... Pourquoi avez-vous agi de cette façon ?

Lucie se serra davantage contre la poitrine de Mme Picquart et elle gémit entre ses sanglots :

— Cet homme est un misérable !... Un scélérat !

Mme Picquart regardait son amie avec l'air de se demander si elle n'était pas devenue folle.

— Que me racontez-vous là ? s'exclama-t-elle.

— Je vous dis ce qui est ! s'écria la malheureuse au comble de la surexcitation. Parce que mon mari est en prison, qu'il ne peut venir à mon secours, ces gens s'imaginent que je vais devenir pour eux une proie facile.... Mais ils se trompent !... Ils se trompent de beaucoup !... Mon mari est innocent et il viendra un jour où justice lui sera faite.... J'ai foi en la justice de mon pays.... Si j'avais seulement fait semblant de vouloir céder aux avances du commandant du Paty, on pourrait croire que je suis convaincue moi-même de ce que mon mari est coupable et de ce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le sauver !

Mme Picquart prit entre les siennes les mains de la

pauvre jeune femme et, fixant sur elle un regard plein d'affection, elle lui dit :

— Calmez-vous, ma chère amie et racontez-moi exactement tout ce qui s'est passé.....

Lucie lui relata alors ce qui était arrivé, sans omettre de faire part à l'excellente personne de l'inquiétude dont elle n'avait pu se défendre depuis le jour où le commandant était venu la voir pour la première fois.

— Et maintenant, il ose me faire de telles propositions !... Il ose prétendre que je paye la liberté de mon mari par le don de moi-même... Oh !... C'est terrible !.... C'est honteux !... Comment est-il possible qu'un officier français qui puisse avoir une telle bassesse d'âme ?

— Pauvre petite ! fit Mme Picquart en l'embrasant. Il est certain que le sort se montre bien cruel envers vous..... Mais soyez sans crainte... Ce n'est qu'une mauvaise période à passer et ça ne durera pas... Il faudra bien qu'on en arrive un jour à reconnaître la stupide erreur que l'on a commise à l'égard de votre mari.....

— Je ne crois pas que ce soit une erreur répondit Lucie. Je suis persuadée de ce que l'on a rejeté sur lui, en toute connaissance de cause, une faute commise par un autre que l'on tient à épargner.....

— Je serais assez tentée d'être du même avis, dit la femme du colonel. Mais, s'il en est ainsi, il est d'autant plus regrettable que vous avez perdu votre sang-froid au point de gifler du Paty... C'est une chose qu'il ne vous pardonnera jamais !

— Pourrai-je faire autrement ?... Je suis sûre que vous auriez fait la même chose si vous aviez été à ma place..... Mon mari ne voudrait certainement pas accepter sa liberté si elle devait être payée au prix de mon dés-honneur !